

Sacrilège

Evidemment, cette idée n'était pas de moi, mais, comme toujours, d'Awa, mon idole, crainte et vénérée, la grande sœur que je n'avais pas. Awa qui, jusqu'à l'âge adulte, fût le levier de toutes mes conquêtes et la source de tous mes ennuis... Nous avions alors, elle douze ans, moi neuf, fillettes anonymes et poussiéreuses d'un insignifiant village du Mali où, comme dans de nombreux endroits du monde, des traditions ancestrales obscures régissaient la vie de chacun.

Awa vînt donc me trouver en cette fin d'après-midi dans l'arrière-cour. J'avais enfin fini toutes les tâches qui incombent immuablement aux femmes, même très jeunes, et j'aspirai à un peu de repos quand je l'entendis susurrer: « Bintou, par ici ». Je la suivis sans demander où nous allions : elle ne m'aurait pas répondu. Je la suivais comme à chaque fois, ombre docile et curieuse, quelques soient les conséquences fâcheuses résultant généralement de nos impertinentes initiatives.

Mais ce jour-là, réalisant que nous étions alors arrivées juste derrière la Case des Mystères, sanctuaire de tous les objets portés par le sorcier lors des différentes fêtes traditionnelles, danses, bénédictions et célébrations en tous genres, je sentis mon sang se gonfler d'un venin étrange et mes jambes commencèrent à trembler. Là-dedans étaient entreposés tous les masques, bâtons cérémoniels, parures en plumes et tissus précieux, les coiffes et les tambours magiques. Les non-initiés étaient évidemment absolument bannis de cette case sacrée, peinte rouge sang, sous peine d'irriter très fortement nos nombreuses et intransigeantes divinités. Awa mit sa main sur ma bouche avant même que j'ai pu objecter quelque chose.

Clignant de l'œil droit, elle me montra du doigt la case adjacente à celle-ci, rouge elle aussi, mais plus petite : c'était la case du *Do ton*, le groupe de théâtre. Réservée aux individus masculins, cette activité artistique sacrée nous fascinait. Nous ne manquions jamais une représentation et nous rêvions de connaître certains secrets de manipulation des marionnettes. C'était cette passion qui avait sans doute poussé Awa à cette transgression grave ; néanmoins, sur le moment, cela me parût un acte de profanation moins impardonnable qu'une intrusion dans la case du sorcier. Légèrement rassurée, je pris une grande inspiration et sentis Awa me pousser fermement à l'intérieur. Dans la pénombre, l'odeur sublime des costumes et de la peinture nous assaillit.

Nous avons peu de temps. Sans nous concerter, chacune se dirigea à pas feutrés vers son objet préféré, solennellement. Peu après, j'entendis Awa pouffer et m'appeler dans un murmure : elle avait revêtu une longue cape de paille brillante qui couvrait tout son corps, tandis que son visage était caché sous un grand masque de bois aux couleurs incroyables, avec une bouche hilare, des cheveux de laine hirsutes et des yeux fous. L'intrépide Awa avait disparu au profit d'un démon au sourire jubilatoire, et une force nouvelle semblait émaner de ce personnage. Je voulus soudain, moi aussi, connaître cette fièvre, à n'importe quel prix.

Mes yeux se posèrent sur un élément gigantesque, tellement spectaculaire quand le plus habile des *Ton den* lui donnait vie devant la foule émerveillée : l'Hippopotame. C'était à la fois un énorme masque et une véritable marionnette, avec sa longue et large bouche articulée garnie de dizaines de dents immaculées, ses yeux malins, ses petites oreilles tellement bien imitées. Je caressai le bois sculpté, suivant du doigt la courbe

parfaite de ses naseaux, puis glissai résolument ma tête dans l'orifice, qui sentait bon l'huile de coco.

Je sais qu'Awa fut enthousiasmée par mon audace, mais au moment où j'allai tenter d'actionner un peu l'animal, j'entendis mon amie siffler l'alerte entre ses dents, poser ses accessoires et s'enfuir : quelqu'un arrivait. Recroquevillée sous la marionnette qui commençait à peser lourdement sur mon petit corps, je retins mon souffle. Je réalisai alors que c'était en fait là le moment le plus extraordinaire de ma courte et morne vie ; le sentiment de liberté, de plaisir coupable, de folie et de terreur se rejoignant soudain en un point précis et brûlant de mon cœur.

Les pas s'éloignèrent et je sortis impunément de ma cachette.

Cette fois-ci, si le sacrilège que nous avons commis ne nous valut donc finalement aucun châtement, ni humain, ni divin, nous sentîmes cependant longtemps une punition insidieuse nous écraser : celle de n'avoir jamais pu parler à personne de notre exploit, et surtout, d'avoir à subir chaque spectacle en sachant qu'étant des filles, nous ne pourrions jamais, plus jamais connaître le frisson de pouvoir nous glisser dans les merveilleux déguisements ou donner vie aux formidables marionnettes.

Pire encore, la quête vaine et désespérée d'un instant plus jouissif que celui-ci me rongea une grande partie de mon existence, ne sachant finalement pas si je devais remercier ou maudire Awa pour me l'avoir fait vivre.